

Madame, messieurs les membres du jury,

Je m'interroge. À laquelle de ces deux catégories appartient l'énoncé à l'étude? S'agit-il d'une pétition de principe? Ou est-ce une question suggestive?

Posée sous cette forme, la proposition à être démontrée se trouve implicitement dans ses prémices. On pose : « peut-on résister à l'histoire? », mais on croirait entendre : « On ne peut pas résister à l'histoire », ou même : « On ne peut pas revenir dans le passé ». Cette question, qui n'en a que les atours, est du même acabit que le cogito de Descartes : « On ne peut pas revenir dans le passé, donc on ne peut pas résister à l'histoire ».

Je ne me suis pas convaincu que les rédacteurs de la question nous aient demandé avec sérieux s'il est possible de voyager dans le temps. Sans doute ont-ils fait référence à l'histoire dans son sens prospectif. Non pas en voulant dire : « peut-on résister au passé de demain? », hypothèse plus insensée encore que ma première, mais plutôt : « Peut-on résister aux fatalités historiques? »

Et à cette question, devant vous madame, messieurs les membres du jury, et devant vous gens du public, je jure que oui.

Ce serment que je prête, je ne le fais pas en vain. S'il précède mon plaidoyer, c'est que l'espérance d'y parvenir doit être enracinée dans les cœurs, et uniquement dans les cœurs. Car la tête, peu importe l'oraison que je ferai, peu importe vos éventuels satisfecit, peu importe la vérité, dira toujours, quand la logique statue que la défaite est inéluctable, que la défaite est effectivement inéluctable. J'ai ponctué de mon serment parce que l'espérance d'y parvenir est la condition préliminaire à l'acte de résistance. Car c'est elle qui en confère la force.

Au Québec, d'où je viens, on dit qu'à sa naissance, l'enfant possède deux certitudes : les impôts, qui nous font mal, et la mort. Voulant dire par là que nul n'échappe à sa fin, du Touareg des déserts porté par le vent dans un sentiment illusoire d'éternité, comme le sable, aux bourgeois modernes que nous sommes, éphémères et pressés parce qu'on se sent fragiles. Né de la poussière, chacun retourne à la poussière : les hommes, les idées et les peuples. C'est l'histoire du monde.

Cela dit, cette troublante vérité, celle de la mort inéluctable, pourtant connue de l'homme depuis l'éveil de la conscience, n'a jamais rien altéré de l'instinct de survie infatigable qui nous commande de repousser cette échéance. À plus tard. Quand? Nul ne sait, Dieu seul, mais plus tard. Et d'y parvenir très souvent! Résister à l'histoire, c'est en condensé la somme de toute l'histoire du monde.

En guise d'exemple, j'ai sélectionné, pour que nous en soyons tous également émus, le cas de nos ancêtres communs, les hommes de Cro-Magnon qui — dotés d'un esprit simple, mais d'un cœur vaillant — ont résisté à la disparition qui leur était promise en raison de la nullité de leur physionomie (la nôtre, si j'ose dire).

Par un effort d'imagination, figurons-nous ce qu'ils ont accompli :

Singes moribonds, faiblards, avortons, ils étiraient le temps, d'espoirs en désespoirs sans penser à demain, demain qui les aurait soufflés comme feuilles d'automne sans qu'à point nommé, et de manière parfaitement imprévisible, par une nuit d'orage, le tonnerre n'ait foudroyé un arbre sous les yeux d'un homme ou d'une femme dont les facultés intelligentes étaient galvanisées par la terreur, et par la volonté de vivre. À l'instar de la flamme qu'il portait en son cœur, il s'en saisit, il en prit soin, et trépassa en nous léguant le plus vieux testament : « Ne laisse jamais mourir le feu sacré », dit-il peut-être, sans en avoir les mots. C'est ce qui s'appelle de l'éclair de génie.

Cette propension, et je dirais cette adresse typiquement humaine à résister à l'histoire, l'homme ne lui doit pas seulement que sa genèse; elle nous a façonnés de tout temps. Victor Hugo l'a exprimé en des termes que je ne sais pas égaler : « L'homme, ce vivant à brève échéance, entreprend l'infini; l'impossible est pour lui une frontière toujours reculant. À la limite, il réplique par l'enjambée ».

S'il ne nous appartient pas, à nous simples mortels, de revenir dans le passé pour y changer le cours de l'histoire; s'il n'est pas en notre pouvoir de renaître d'entre les morts pour y accomplir une revanche contraire aux desseins déjà arrêtés, c'est bien l'impératif catégorique que cette maxime de toujours : « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ».

Les légions romaines le savaient trop bien quand Carthage annihilée, et ses habitants totalement exterminés, il fut ordonné que le sel soit mélangé à ses ruines afin que son sol soit stérile et que nul ne puisse plus vivre là... Parce que tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

L'histoire s'écrit en plus de langues qu'on ne le peut dénombrer. Elle s'écrit de gauche à droite, de droite à gauche, de haut en bas, et de bas en haut. En hiéroglyphe, en pictogrammes ou en lettres romaines, tracées dans la glaise, burinées dans la pierre ou clignotantes à l'écran, le carrousel de l'histoire tourne, tourne, tourne comme un show à Vegas. L'histoire se chante, l'histoire se peint, l'histoire s'écrit. Surtout elle s'écrit. Tant il est vrai que l'encre du savant est plus précieuse que le sang des martyrs, tant qu'il y aura des écrits, il y aura de l'espoir. Car l'écho des mots lointains ne s'éteint pas quand ils sont par écrit, et qu'au relais on est là. Semblable à Xerxès pharaon embaumé avec ses femmes et ses chats, au cimetière de l'histoire, les peuples sont enterrés avec leurs langues, leurs idées, leurs trésors.

N'a-t-on jamais entendu des langues mortes sortir de leurs tombeaux, colligées par une descendance que l'on croyait perdue? Ce vieux *corpus juris civilis* perdu et retrouvé, n'a-t-il pas engendré nos codes civils nationaux, notre pain, notre beurre? L'époque de la Renaissance, s'est-elle fait baptiser de la sorte par un esprit fantasque?

Les livres de l'histoire s'empilent dans un glorieux édifice taillé à la mémoire des disparus. Il suffit d'un souvenir et les morts sont là, plus vivants que jamais, soucieux et énigmatiques... et superbes comme Atlantide qui sortirait des flots! Car l'âme, qui aspire à la vie éternelle, épuisera tout le champ des possibles.

Quand sur toute la surface habitable de la Terre ne subsistera plus qu'un seul peuple, qu'une seule langue, qu'un seul gouvernement, et qu'un seul livre... Quand une larme de sang s'écoulera de son grand œil de cyclope, l'humanité homogène et amnésique... et borgne! Alors, peut-être, je voudrai croire :

Que l'histoire aura été dite; qu'on ne résistera plus. Mais alors même que j'entends dans mon cœur : « À l'oubli je ne peux me résoudre »,

Je résiste. Je me souviens.

Prononcé par Olivier Séguin le 16 décembre 2011 en soirée, à Nouakchott (Mauritanie).